

LA TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

LÉGENDE POUR NOS ARRIVÉS PETITS-NEVEUX, EN 1880.

— Grand-père, diront les futurs petits-fils d'un de nos futurs arrière-neveux, contez nous donc quelque chose.

— Le veux bien, mes enfants, répondra le bonhomme en bourrant sa pipe. Qu'est-ce que vous désirez entendre?

— Un conte! s'écrieront les plus jeunes.

— Des aventures de Sauvages! renchéiront les petits hommes de quinze ans.

— Non pas, grand-père, une histoire instructive, quelque légende du bon vieux temps! demanderont les sages, les moustaches naissantes.

— Soit! fera le vieillard, s'adressant à ces derniers. La scène se passera le soir du 24 juin 1880, dans une de ces grandes paroisses formées sur les riches terrains d'alluvion que recouvre aujourd'hui le lac Saint-Jean.

Après que le conteur aura soigneusement allumé sa pipe et que le cercle se sera rétréci autour de sa chaise, il commencera ainsi:

— Mes enfants, il y a de ça aujourd'hui juste cent ans, nos ancêtres célébraient, eux aussi, la Saint Jean-Baptiste dans la ville de Québec. — Il faut vous dire, entre parenthèse, que Québec était loin d'être alors ce qu'il est aujourd'hui. C'était une humble ville qui n'avait pas même cent mille âmes et dont le commerce était encore à l'état d'enfance. On y passait le temps à se chamailler à propos de politique, au lieu de travailler à la colonisation, comme cela c'est fait plus tard. Deux beaux grands ponts ne reliaient pas, comme aujourd'hui, la rive sud à la rive nord; le chemin de fer du Lac n'était qu'un projet; ceux de Québec à Tadoussac et de Tadoussac à Chicoutimi n'avaient pas la plus petite chance d'être construits. Tout annonçait la misère dans notre pauvre pays. On laissait les choses aller au hasard, sous l'œil de Dieu. Croiriez-vous, mes enfants, qu'à l'endroit même où nous sommes, il y avait autrefois un grand lac vaseux de plus de cent milles de tour et qu'on n'avait pas même songé à l'assécher en creusant le canal de la Grande-Décharge? C'est pourtant comme je vous le dis. Pour me résumer en deux mots, le pays tout entier—je parle du pays français—ne comptait guère plus d'un million de Canadiens, tandis qu'aujourd'hui la province du Saguenay seule en donne trois millions et qu'il y a au moins sept millions de nos gens dans ce que nous appelons la *Vieille-Province*.

A cette révélation surprenante, les petits-fils du conteur ouvrirent les yeux et se dirent que, nous leurs ancêtres, nous étions de fiers crétiens. Avouons modestement que nous n'aurons pas volé cette épithète.

Le grand-père futur reprit:

— La misère était donc grande chez nos ancêtres d'il y a cent ans. Cela ne les empêcha pourtant pas de célébrer magnifiquement notre fête nationale, en 1880. On avait invité tous les Canadiens de l'Amérique, et il en arriva plus qu'on ne l'espérait même, — si bien que en la ville de Québec parut, ce jour-là, un immense camp de pèlerins, tout comme La Mecque, la ville sainte des Musulmans.

Saint Jean-Baptiste, du haut du ciel, contemplant avec amour ce spectacle de tout un peuple réuni pour le célébrer. Il souriait doucement, le bon saint, mais il y avait une pointe de tristesse dans son sourire. Il se disait que ses amis canadiens se mettaient à la pour lui en bien grands frais, et il cherchait le moyen de faire tourner à leur profit cette générosité un peu forte pour leur bourse. Une idée lui vint tout à coup, et il se dirigea de suite vers le trône du bon Dieu. Là se tenaient une foule de saints de sa connaissance: saint Pierre, saint Joseph, saint Mathieu, et bien d'autres. Voyant la mine renfrognée de saint Jean-Baptiste, le propre jour de sa fête, ceux-ci se doutèrent bien que leur camarade avait quelque chose à demander.

— Ils ne se trompaient pas. Le bon Dieu, lui, souriait paternellement.

Saint Jean-Baptiste se prosterna et dit:

— Père-Eternel, accordez une faveur à votre pauvre Jean.

— Que veux-tu, mon bon Jean? Je ne te refuserai rien aujourd'hui.

— Père-Eternel, je voudrais aller sur la Terre.

— Vas-y. Qui t'en empêche?

— C'est que...

— Parle sans crainte.

— Je voudrais y aller avec mon corps terrestre.

— Mais ta tête a été coupée, tu le sais bien!

— Père-Eternel, vous n'en préterez une autre semblable.

— C'est facile.

— Et j'apporterai ma vieille tête sous mon bras.

— Accordées les deux têtes.

— Seulement, je voudrais que cette dernière fut convertie en diamant.

— Vaniteux! fit en souriant le Père-Eternel. Accordée aussi la tête de diamant.

Saint Jean-Baptiste se prosterna de nouveau et partit aussitôt pour notre planète. Les saints, ses amis, le croyant toqué, souriaient dans leur barbe en le voyant ainsi agrémenté d'une tête de rechange.

Mais saint Jean, qui avait son projet, les laissa rire et fila vers la Terre avec la vitesse du regard de Dieu.

Il arriva à Québec en moins d'une seconde.

Tout y était en émoi. L'immense procession s'organisant; les chars allégoriques de toutes sortes se mouvaient ci et là; les bannières, les banderolles et les drapeaux flottaient au vent... C'était beau, c'était grand... pour l'époque.

Soudain, une étrange rumeur circula: le personnage principal de la procession, le petit saint Jean-Baptiste, n'était plus là... On l'a cherché en vain... Il s'est évanoui comme une fumée, comme un brouillard... Il faut le remplacer; mais le temps presse, la foule s'impatiente, et les lourds chariots sont déjà parvenus en mouvement.

Le président—il s'appelait Jacques Rhéaume—est au désespoir; il s'arrache les cheveux... Peut-être va-t-il se dépouiller lui-même, revêtir une peau de bête et remplacer le personnage manquant.

Mais, à ce moment même, un homme jeune encore se présente, arrivant on ne sait d'où. Il ressemble "comme deux gouttes d'eau" au vrai saint Jean-Baptiste des Ecritures et est revêtu comme lui "de poils de chameau." Une ceinture de cuir entoure ses reins, et il cache sous son étrange vêtement un objet assez volumineux.

Sans mot dire, l'inconnu saute dans le char principal, et fouette, cocher! la procession s'ébranle.

Le président, tout ébahi, n'en revenait pas; il croyait rêver... Mais la foule se mit à crier: *vérité!* et le char triomphal disparut sous les arches de verdure, entre les décorations de toutes sortes, au son des fanfares éclatantes et escorté de plus de cinquante mille personnes.

Ce fut un beau jour pour notre peuple, mes enfants. Bien des cœurs forts battirent à l'unisson et l'en de douces larmes coulèrent pendant cette grande exaltation du précurseur de Jésus-Christ.

Le remplaçant du petit saint Jean-Baptiste surtout paraissait ému; et, quand la procession fut finie, son visage était radieux et sa tête semblait entourée d'une auréole...

Le président, venu pour le complimenter et le remercier, se troubla à son aspect... Une inspiration d'En-Haut fut pour lui une révélation, et il tomba à genoux, s'écriant:

— Vous êtes saint Jean-Baptiste, le vrai saint Jean-Baptiste!

— Je le suis, en effet, répondit le saint. J'ai vu mon peuple pauvre, mais toujours croyant... J'ai voulu venir moi-même le réconforter.

Puis, entr'ouvrant son manteau rustique:

— Voici ma tête, qui fut coupée à la prière d'Hérodiade... Dieu l'a convertie en diamant... Je la donne à mon peuple, à ce peuple qui m'est demeuré fidèle... Faites-en usage pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage de ceux qui aiment saint Jean-Baptiste!

Ces paroles prononcées, une grande lumière se fit, qui aveugla tout le monde, et le saint remonta au ciel...

Et voilà comment il se fait, mes enfants, que, grâce à la générosité de notre céleste patron, la population canadienne s'est décuplée et tout le pays s'est colonisé en moins d'un siècle...

Le vieillard secoua sur son pouce la cendre de sa pipe... Et nos arrière-petits neveux sentirent redoubler leur amour pour saint Jean-Baptiste, patron des Canadiens-Français!

AUX CANADIENS FRANÇAIS.

Patria communis omnium nostrum miser est.

CICÉRON.

Au chevet d'une femme encore jeune et forte
De savants médecins se trouvaient appelés:
Tombée en léthargie elle paraissait morte
Et les hommes de l'art débattaient, troublés.
Chacun argumentait, vantait son spécifique,
Mais les autres toujours raisonnaient autrement.
Et pendant ce temps-là la pauvre léthargique
Froide comme un cadavre était sans mouvement.
Et la science enfin dit: il faut qu'elle meure!
Dans un si grave cas notre art est impuissant...
Mais soudain un jeune homme entra dans la demeure,
L'âme bouillonnante et le cœur frémissant.
Il vint droit au chevet et s'écria: ma mère!
La femme à cette voix parut se ranimer!
Une larme tremblante humecta sa paupière,
Et l'on vit dans ses yeux un éclair s'allumer:
Un seul cri de l'amour l'avait déjà guérie!

Il est une autre mère, ô Canadienne Française,
A qui nous donnons tous le doux nom de Patrie.
Quand elle s'affaiblit, l'oublions-nous jamais,
Si les hommes d'Etat restent dans l'impuissance,
Que l'amour filial seul peut la secourir,
Et que le dévouement, plus fort que la science,
Saura toujours—s'il veut—l'empêcher de périr.
Si donc elle tombait jamais en léthargie,
Courons à son chevet où pend le Crucifix,
Et pour lui redonner la force et l'énergie
Crions aux médecins: arrière, place aux fils!
Et nous verrons bientôt revivre notre mère...

O vous qui revenez la voir en ce beau jour
Et qui vivez, hélas! dans la terre étrangère,
S'il vous faut repartir laissez-lui votre amour.
Pour vous donner encore l'éteinte maternelle
Ses deux bras vont rester ouverts, tournés vers vous.
Que votre absence, ô fils, ne soit pas éternelle,
Et sur le sol natal un jour revenez tous!

A. J. P. Proulx

CESSION NON PAS CONQUÊTE.

Réfutons un mensonge historique.
Au Canada, les Anglais se sont complètement mépris sur l'origine de leurs titres. En politique comme en droit civil, une erreur de cette nature entraîne des conséquences déplorable. En droit civil, ce sont des empiètements, des usurpations, des confiscations de la propriété du voisin. En politique, des inégalités, des violences, de la tyrannie.

La Conquête représente pour les nations vaincues et arrogantes l'idéal du droit. Il leur plaît d'être victorieuses, de tenir par l'épée leur titre au gouvernement de leurs semblables, et de s'attribuer ainsi des raisons excellentes pour traiter avec leurs concitoyens de maître à valet; de dispenser la justice ordinaire; de s'attribuer des privilèges et des places; en un mot de planer dans une sphère supérieure, en perpétuant à leur profit le régime des castes antiques. Cela n'empêche pas ces peuples d'être libéraux à l'occasion, et de s'attribuer le monopole de la générosité, quand par hasard, on accorde de certains droits aux nations. Alors, ils ajoutent le mérite de la clémence aux palmes du triomphateur: sauf, à retirer le bénéfice, quand il n'est pas senti avec assez de gratitude.

La Cession est tout autre chose. Elle suppose une égalité entre l'occupant et le cessionnaire. C'est un contrat qui laisse intacte la dignité de chacun, sans subordination ou supériorité respectives: sans que l'orgueil de l'un puisse s'exalter aux dépens de la susceptibilité de l'autre. Les éléments et les races diverses peuvent s'adjoindre et venir en contact, sans se froisser mutuellement, sans privilèges, sans oppression, sans souvenirs irritants, sans péril pour la paix publique.

L'histoire est pleine de ces transactions. La Belgique a souvent changé de régime par suite de conventions conclues après des guerres: jamais aucun de ses dominateurs n'a pensé à la traiter en pays conquis. Il en a été de même pour le royaume Lombard-Vénitien, pendant l'occupation autrichienne, et pour la malheureuse et patriotique Alsace, cédée à notre mère-patrie par le traité de 1648. Elle seule a voulu se franciser; et jamais, au temps même de leur plus forte autocratie, les rois de France n'ont osé toucher aux privilèges et aux immunités municipales de Strasbourg.

M. P. Eug. Dick